

ENTRE « LÉGISLATEURS DE L'AVENIR »
La nomothétique fondamentale de Platon et de Nietzsche

Yannis Constantinidès
(Ecole Boule / Sorbonne nouvelle)

Textes

1. Il faut considérer la *mission de législateur* de Platon comme le point central du vouloir platonicien. Il se place dans la lignée de Solon, Lycurgue, etc. Tout ce qu'il fait, il le fait dans ce but : la vie lui serait autrement détestable. Sa façon de vivre montre qu'il voulait être un modèle à suivre : il lui fallait vivre de sorte à être de plus en plus conforme à son idéal.

Introduction à la lecture des dialogues de Platon (cours de philologie à Bâle), chap. VII

2. Platon a estimé nécessaire l'édification d'un État entièrement nouveau pour ne pas faire dépendre la naissance du philosophe de la déraison des pères. (...) Or, Platon, dans l'histoire, a eu une malchance étonnante : chaque fois que l'on a vu naître une construction pour l'essentiel conforme à ses propositions, ce n'était toujours, à y regarder de plus près, que l'enfant d'un cobold que l'on substituait au sien, un hideux avorton ; comme l'a pu être par exemple l'État théocratique médiéval, comparé à la domination dont il rêvait des « fils des dieux ».

Schopenhauer éducateur (III^e Considération inactuelle), § 8

3. La *cité idéale de Platon* apparaît d'après ces considérations comme quelque chose d'évidemment plus grand que ne le croient même les plus fervents de ses admirateurs, sans parler de l'attitude de supériorité de nos érudits « historisants » lorsqu'ils refusent un si beau fruit de l'Antiquité. Une intuition poétique et un pinceau vigoureux révèlent la fin véritable de l'État, l'existence olympienne, la création toujours renouvelée et la formation du génie face à quoi tout autre être n'est qu'instrument auxiliaire et condition de possibilité. Le regard de Platon est allé au-delà de la colonne d'Hermès affreusement mutilée, image de la vie politique de cette époque, et y a néanmoins perçu la présence d'un élément divin. Il a cru qu'on pouvait abstraire ce modèle divin et que cette apparence extérieure dévastée par la rage et la barbarie n'appartenait pas à l'essence de l'État : toute la ferveur et la noblesse de sa passion politique se sont pleinement données à cette foi, à ce désir, se sont consumées dans cette ardeur. Que Platon n'ait pas placé le génie — dans son acception universelle — au sommet de sa cité parfaite mais seulement le génie de la sagesse et du savoir, qu'il ait surtout exclu de son État le génie artistique, c'est là une

dure conséquence du jugement socratique sur l'art, jugement que Platon avait fait sien non sans avoir lutté avec lui-même Cette lacune superficielle et presque contingente ne doit pas nous empêcher de reconnaître, dans la conception d'ensemble de l'État platonicien, le hiéroglyphe extraordinaire d'une *doctrine ésotérique sur la relation entre l'État et le génie*, doctrine profonde et qui restera toujours à déchiffrer. Ce que nous avons cru deviner dans cet écrit secret, cette préface vient de l'exposer.

L'État chez les Grecs (une des Cinq Préfaces à cinq livres qui n'ont pas été écrits, 1872)

4. *Les tyrans de l'esprit.* — Les seuls endroits où la vie des Grecs resplendit sont ceux où tombe le rayon du mythe ; ailleurs, elle est sombre. Or, justement, les philosophes grecs se privent de ce mythe : n'est-ce pas comme si, du soleil, ils voulaient passer à l'ombre, entrer dans l'obscurité ? Mais aucune plante ne fuit la lumière ; au fond, ces philosophes ne cherchaient qu'un soleil plus *éclatant*, le mythe n'était pas assez pur, assez lumineux à leurs yeux. Cette lumière, ils la trouvaient dans leur connaissance, dans ce que chacun d'eux appelait sa « vérité ».

(...) Ces philosophes avaient solidement foi en eux-mêmes comme en leur « vérité », et ils en écrasaient tous leurs voisins et devanciers ; chacun d'eux était, belliqueux et violent, un *tyran*. Il se peut que ce bonheur donné par la croyance en la possession de la vérité n'ait jamais été plus grand dans le monde, mais jamais non plus la dureté, l'arrogance, le côté tyrannique et mauvais de pareille croyance. Ils étaient des tyrans, autant dire cela même que tout Grec voulait être, et que chacun était dès qu'il le *pouvait*. Peut-être seul Solon fait-il exception ; il dit dans ses poèmes comment il a dédaigné la tyrannie personnelle. Mais il l'a fait par amour pour son œuvre, pour sa législation ; et être législateur est une forme de tyrannie sublimée. Parménide aussi donna des lois, et sans doute Pythagore et Empédocle ; Anaximandre fonda une cité. Platon fut le désir incarné d'être le plus grand législateur et fondateur d'État philosophe ; il semble avoir terriblement souffert de cette réalisation manquée de son être, et vers la fin de sa vie son âme se remplit du fiel le plus noir. (...) Ce n'est pas une question oiseuse que de se demander si Platon, ayant échappé à l'envoûtement socratique, n'aurait pas trouvé un type plus élevé encore d'humanité philosophique, maintenant perdu pour nous à jamais. Le regard, plongeant dans les époques qui l'ont précédé, y voit comme un atelier où se sculptent semblables types. Les VI^e et V^e siècles, eux, semblent pourtant promettre plus et mieux qu'ils n'ont eux-mêmes donné ; mais ils en sont restés à la promesse et à l'annonce. Et pourtant il n'est guère de perte plus lourde que celle d'un type, d'une *possibilité de vie philosophique* nouvelle et supérieure, ignorée jusqu'alors (...).

Humain, trop humain I, § 261

11. *Le législateur de l'avenir*

(...) Après avoir longtemps cherché le concept précis que je devais lier au mot « philosophe » j'ai finalement trouvé qu'il en existait deux espèces 1) ceux qui cherchent à établir un état de fait de grande importance 2) ceux qui sont les

législateurs qui décident des valeurs. Les premiers essayent de se rendre maîtres du monde présent ou passé en résumant les événements par des signes : ils sont soucieux de rendre les choses visibles et concevables dans leur ensemble, saisissables, manipulables — ils contribuent à cette tâche de l'homme qui est d'employer toutes choses à son profit. Mais les seconds commandent et disent : cela doit être ainsi ! ils déterminent d'abord le profit, *ce que c'est* que le profit de l'homme ; ils disposent du travail préparatoire des hommes de science, mais le savoir n'est pour eux qu'un moyen de créer. En fait leur situation est monstrueuse et ils se sont souvent bandé les yeux, comme Platon, par exemple, lorsqu'il s'imagina qu'il était non pas en train d'établir ce qu'est le bien, mais qu'il le découvrait comme quelque chose d'éternel. Et sous des formes plus grossières, en particulier chez les fondateurs de religion, leur « tu dois » leur est venu comme un commandement de leur Dieu : comme chez Mahomet, leurs lois établissant les valeurs étaient pour eux issues d'une « inspiration », et les exécuter revenait à un acte d'obéissance. —

Mais à partir du moment où ces représentations sont devenues caduques 1) celle de Dieu 2) celle de valeurs éternelles : la tâche du législateur des valeurs revêt une terrible grandeur. Les facilités qu'on avait jadis ont disparu — le sentiment qui en résulte est si terrible qu'un homme dans cette situation cherche refuge

1) dans le fatalisme absolu : les choses suivent leur cours, et l'influence d'un individu sur elles ne compte pas.

2) dans le pessimisme intellectuel : les valeurs sont des illusions, il n'existe en soi « ni bien ni mal » etc. Mais le pessimisme intellectuel renverse également le fatalisme, il montre que ce sentiment de « nécessité » et de « causalité » c'est nous qui l'avons d'abord introduit.

3) dans le rapetissement qu'on opère de soi à dessein.

Fragments posthumes, tome X, 1884, 26 [407]

5. Non pas le bien, mais *l'homme supérieur* ! Platon vaut mieux que sa philosophie ! Nos instincts sont meilleurs que leur expression conceptuelle. Notre corps est plus sage que notre esprit ! *Si* Platon ressemble à ce buste de Naples¹, nous avons là la meilleure réfutation de *tout* christianisme !

Fragments posthumes, tome X, 1884, 26 [355]

6. *L'horizon humain*. On peut concevoir les philosophes comme ceux qui font l'effort le plus apparent pour expérimenter jusqu'où l'homme peut s'élever, particulièrement Platon : jusqu'où s'étend sa force.

Fragments posthumes, tome XI, 1885, 34 [74]

¹ Il s'agit du buste de Platon conservé au *museo Borbonico* de Naples.

7. Ce que firent Platon et au fond tous les postsocratiques, ce fut une certaine législation des *concepts* : — ils établirent pour eux et leurs disciples que “ceci et cela **doit** être *pensé* et senti chez nous sous ce mot” ; — par là ils se séparèrent de la façon la plus décisive de leur époque et de leur entourage. C’est là l’un des types de dégoût raffiné par lequel des natures supérieures et plus ambitieuses s’élèvent au-dessus de la masse confuse et de son tohu-bohu conceptuel.

Fragments posthumes, tome XI, 1885, 34 [84]

8. Ces dernières semaines m'ont procuré un enseignement capital : j'ai trouvé le Livre de la loi de Manou (...). J'ai l'impression, je l'avoue, que tout ce que nous possédons d'autre en matière de grande législation morale, paraît n'en être que l'imitation et la caricature : en premier lieu l'égypticisme ; mais Platon lui-même me semble, sur tous les points essentiels, avoir simplement reçu l'excellent enseignement d'un Brahmane.

Lettre à Peter Gast du 31 mai 1888, trad. modifiée

9. Platon est tout à fait dans l'esprit de Manou : on l'a initié en Égypte. La morale des castes, le Dieu des Hommes Bons, l’“âme unique et immortelle”
— Platon le Brahmaniste.

Fragments posthumes, tome XIV, 1888, 14 [191]

10. On se trompe en supposant ici (dans le Code de Manou) une évolution *inconsciente et naïve*, une manière de s'abuser soi-même... Ce ne sont pas les fanatiques qui sont les inventeurs de tels systèmes élaborés d'oppression...
Ici c'est la réflexion la plus froide qui a été à l'œuvre, cette même sorte de réflexion qu'avait un Platon lorsqu'il imagina sa « République »
« Quand on veut la fin, il faut vouloir les moyens » — tous les législateurs ont toujours été, en leur for intérieur, conscients de cette sagesse de politicien

Fragments posthumes, tome XIV, 1888, 15 [45]

BIBLIOGRAPHIE

- CONSTANTINIDÈS Y., « Les législateurs de l'avenir. L'affinité des projets politiques de Platon et de Nietzsche », *Cahier de l'Herne Nietzsche*, n° 73, ss.dir. M. Crépon, Paris, éd. de l'Herne, 2000 (réimpr. 2006), pp. 199-219.
- CONSTANTINIDÈS Y., « Nietzsche législateur. Grande politique et réforme du monde », *Lectures de Nietzsche*, Paris, LGF, Le Livre de poche, coll. « Références », 2000, pp. 208-282.
- CONSTANTINIDÈS Y., « "L'horizon humain". Platon et l'avenir de l'homme d'après Nietzsche », in *Internationale Zeitschrift für Philosophie*, hrsg. von A. Graeser, D. Kaegi, A. Laks und E. Rudolph, Heft 2/2002, pp. 286-299.
- DIXSAUT M., *Platon-Nietzsche. L'autre manière de philosopher*, Paris, Fayard, coll. « Ouvertures », 2015.
- DROCHON H., *Nietzsche's Great Politics*, Princeton, Princeton University Press, 2016.
- GHEDINI F., *Il Platone di Nietzsche. Genesi e motivi di un simbolo controverso (1864-1879)*, Napoli, Edizioni Scientifiche Italiani, 1999.
- GHEDINI F., *Interrogare la sfinge. Immagini di Platone in Nietzsche (1881-1887)*, Padova, Il Poligrafo, 2011.
- HORN C., « Nietzsche, juge de la philosophie morale et politique de Platon », trad. A. Merker, *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*, 45/2019 : <http://doi.org/10.4000/cps.1674>
- NIETZSCHE F., *Œuvres philosophiques complètes*, éd. Colli/Montinari, Gallimard, 1968-1997 (pour les *Fragments posthumes*, indication du numéro du tome dans cette édition, de l'année puis du numéro du fragment dans le tome cité).